

Extraits du journal de Paul Landowski
(transcrit et annoté par Catherine Giraudon)

Monument aux morts d'Alger

4 [janvier 1921]

Bigonet venu le soir pour le concours d'Alger. Il y a plus de 4 000 noms à inscrire. Cela suffit à compliquer le problème et le rendre peu intéressant.

19 [janvier 1921]

Donc, décidément, me voilà embringué dans le concours du *Monument d'Alger*, avec Bigonet et Maurice Gras. J'aurai dû profiter de la petite incorrection de Bigonet pour m'en dégager. Faiblesse. Désir de ne pas perdre le contact avec Maurice Gras. Je marche avec eux. Aucun d'eux, ni Gras, ni son associé et encore moins ce malheureux Bigonet ne brillent par l'imagination. Voilà de bien médiocres collaborateurs. Ce qui conviendrait là, ce serait mon *Tombeau du Soldat*. Mais ce n'est pas possible à faire en collaboration. Temps perdu.

27 [janvier 1921]

Pour finir la journée, Bigonet vient m'entretenir du projet du concours *d'Alger*. Je manque de caractère. Je fais ce concours à contrecœur. Je donne des idées quand même. Après je le regrette. Sauf avec Bouchard, je ne veux plus faire de concours en collaboration.

1er février [1921] Marseille

Donc nous voici à Marseille. J'en suis encore un peu étonné. Ce n'est que dans l'après-midi d'hier que j'ai commencé à me convaincre que nous partions. Journée agitée hier.

Matin, Bouchard est venu copier en médaillon le *buste de M. Millerand*. Il va avoir à faire une *médaillon Pilsudski-Millerand*. Tandis qu'il était là, un coup de téléphone de La Nézière, revenant du Maroc, m'apprend que le jugement est rendu et que le prix et exécution du Monument nous sont donnés. J'en ai un très grand plaisir. Lily qui est descendue et écoute au téléphone me dit :

— Veux-tu que nous restions, j'irai rendre les billets.

J'ai répondu :

— Non. C'est décidé. Partons.

Je crois que j'ai eu tort et que j'aurais mieux fait de rester.

Après-midi, longue conversation avec Maurice Gras au sujet concours *d'Alger*. Je voudrai bien essayer d'exécuter là mon *Tombeau du Soldat*. Ah ! Comme c'est gênant ces collaborations, surtout avec un médiocre comme ce pauvre Bigonet. Je voudrais envoyer promener cela. Mais comme j'ai déjà apporté des idées, je suis comme un prêteur qui se trouve accroché¹ à son débiteur.

¹. Au lieu de : "engagé", raturé.

12 février [1921] La Turbie

Je me promettais d'écrire beaucoup, ici, de faire des aquarelles, de me promener. Mais Paris m'a poursuivi. Ma faiblesse vis-à-vis de mes amis avec lesquels je me laisse entraîner à faire des concours perdus d'avance, m'a obligé à correspondre, passer bien du temps à faire des croquis. C'est encore et toujours de la substance cérébrale mal dépensée. Je crois pourtant avoir envoyé à Bigonet, pour le concours d'Alger, des idées heureuses. Mon idée de faire comme groupe central, quatre figures équestres portant le mort, pourra donner quelque chose de très bien. Quant à Bigot, il est allé voir Bouchard, et il m'a écrit une lettre stupide à propos du concours du Havre, auquel il veut absolument présenter son énorme *Victoire* à la Bartholdi. Laissons cela. C'est sans intérêt. Je crois que ni l'un ni l'autre de ces concours ne réussiront.

22 février [1921]

Cherché aussi l'esquisse d'Alger, qui vient bien. Il y a là une idée centrale qui a de la substance. C'est malheureux de mettre cela dans un concours.

26 février [1921]

Je pensais aussi à l'incident de la *Victoire* du Havre, qui m'avait tellement tourmenté. La meilleure façon de vaincre et de supprimer des tourments intérieurs de ce genre est de les analyser. Tout de suite on trouve le fond de son tourment dans un sentiment peu élevé. En l'occurrence mon irritation venait de cette collaboration obligée à une œuvre qui ne m'intéresse que médiocrement, à cause de l'introduction du *Bouclier*. Je m'aperçois que les collaborations ne m'intéressent plus à moins² que je ne dirige complètement le travail, comme pour le *Maroc* ou comme pour *Alger*.

28 février [1921]

Hier matin, travaillé avec Bigonet à la petite *maquette pour Alger*. Notre groupe central est tout à fait trouvé. Maintenant je vais convoquer Maurice Gras, afin que nos architectes ne se mettent pas au travail trop tardivement et nous fassent un rendu soigné.

Je crois que cette idée de faire porter le mort par des figures équestres, trois cariatides équestres, peut plaire. En tout cas, même sur la toute petite esquisse que j'ai faite, l'effet en est grand. L'idée de faire de la figure centrale une *Victoire* ailée à cheval, donne de la solidité à tout l'ensemble, les ailes formant un point d'appui solide. Cela a tout à la fois un caractère somptueux et héroïque qui doit faire bien sous le soleil d'Afrique.

8 mars [1921]

Après-midi, nous travaillons avec Bigonet, Maurice Gras et Monastes à l'esquisse du concours d'Alger. Parti trouvé. Mon idée du Mort porté triomphalement par trois cavaliers est adoptée sans hésitation.

La principale qualité du sculpteur est la ténacité.

15 mars [1921]

Terminée aussi petite esquisse d'Alger. Pinchon venu, très emballé.

². Au lieu de : "de moins en moins", raturé.

19 [mars 1921]

Travaillé l'après-midi avec Maurice Gras et Bigonet au *Monument d'Alger*. Le problème des noms. Ce soir M. Nénot qui est venu dîner m'a donné une très élégante solution du problème.

28 [mars 1921]

Après-midi dessiné des dessins d'Alger chez Maurice Gras. Maurice Gras a associé à son sort Monestès, comme Bigonet m'a associé au sien. Ni Gras, ni Bigonet ne sont bons à rien, les pauvres. Quand j'ai dû partir et ai mis le crayon dans la main de Bigonet pour lui faire dessiner un petit bout du bas-relief de rien du tout, ce fut comme si je lui avais mis dans les mains un explosif dangereux.

17 [octobre 1921]

Simonin me raconte que Gaudissart est dans un état de fureur indescriptible parce que je fais le concours d'Alger, qu'il m'en veut au-delà de toutes limites ! Pauvre Gaudissart. Parmi ses imprécations il aurait été jusqu'à me reprocher de "travailler comme un nègre !" Évidemment je suis un grand misérable.

31 [octobre 1921]

Bigonet me téléphonant me dit que Gaudissart, entre autres choses, tâche de faire courir le bruit à Alger que je suis juif !

9 novembre [1921]

Je commence l'esquisse d'*Alger*.

2 [décembre 1921]

Chez Maurice Gras, travaillé au socle du concours d'Alger. Ce socle est presque trouvé. Il n'en faut d'un rien qu'il ne soit tout à fait bien. Il s'en faut de beaucoup plus que le groupe le soit aussi. Je suis de moins en moins emballé. C'est un croquis, une fantaisie. À l'étude en grand, de grosses difficultés apparaissent presque insurmontables. Et puis j'aime de moins en moins ces figures symboliques ailées. Mais, c'est commencé. Il faut aller jusqu'au bout.

Bouchard à dîner avec sa femme. Madame Bouchard revient d'Allemagne. Elle a été surtout frappée des divisions intestines du pays. Socialistes ou nationalistes. Pas de milieu.

Étudié avec Bouchard le *Monument d'Alger*. Solution à trouver pour les têtes de chevaux. Pas trouvé. Il faut que je la trouve pour la semaine prochaine.

7 décembre [1921]

Bigonet, le froid et vide Bigonet, venu pour l'esquisse d'*Alger*, l'après-midi je l'ai assez avancé. Encore bien des difficultés dans ce projet.

10 [décembre 1921]

L'esquisse d'*Alger* à laquelle j'ai travaillé cet après-midi. Bigonet est venu, comme dit Lélío, faire la mouche du coche. Je ne me sens plus en confiance. Mais l'esquisse va bien. Je reprends confiance en elle. Ça peut réussir.

En tout cas, ce ne sera pas banal.

11 décembre 1921

Travaillé ce matin avec Bigonet à l'esquisse d'*Alger*. Cette esquisse vient de mieux en mieux. Tous les points inquiétants sont solutionnés. Mais je me demande comment je ferai pour terminer cette esquisse cette semaine avec les esquisses pour le comte de Fels.

12 [décembre 1921]

Travaillé toute la journée à l'esquisse d'*Alger*. Vient de mieux en mieux. Ennuyé que Bigonet vienne demain faire la mouche du coche. Il va me gêner. J'espère quand même que demain soir ce sera très avancé.

13 [décembre 1921]

Toute la journée à l'esquisse d'*Alger*. Elle vient. J'ai fait poser Bigonet. Je lui ai collé des burnous, une djellaba et le spahi fait très bien. Demain j'arrangerai l'autre cavalier. Taillens, venu à la fin de la journée a eu une excellente impression.

15 [décembre 1921]

Bonne journée de travail à l'esquisse d'*Alger*. Bigonet m'amuse. Revêtu d'une belle blouse blanche, il travaille, s'assied, regarde et dit devant l'esquisse à laquelle il n'a rien fait :

— Nous avons bien arrangé ceci... ou, nous avons bien arrangé cela...

17 [décembre 1921]

Travaillé d'arrache-pied à *Alger*. Cette esquisse doit réussir. Les bas-reliefs se précisent. Je suis un peu agacé de mon soi-disant "collaborateur". Il est nettement impuissant, même pas capable d'indiquer convenablement un bas-relief et je crois fort que lorsqu'il s'agira de la division du travail et du règlement budgétaire, il n'ait des prétentions aussi fortes que son talent est faible. Tant pis. L'essentiel sera de planter là-bas un beau morceau.

20 [décembre 1921]

Pas écrit ici depuis trois jours, tellement occupé à l'esquisse d'*Alger* et pris le soir par des sorties ou correspondance. Donc travaillé toute la journée du dimanche à cette esquisse d'*Alger* qui vient bien. Bigonet est venu et ma foi a travaillé. Mais j'en ai par-dessus la tête des collaborations, surtout de ce genre-là.

Lundi, travaillé encore à *Alger*.

Aujourd'hui, toute la journée encore *Alger*. J'en ai assez de cette esquisse. Je voudrais ne travailler qu'aux *Fantômes*. La terre commence à être entièrement montée et cela aura fameuse allure. Mais quel travail ! Le bon Pinchon est venu me donner un coup de main pour les chevaux.

Est-ce l'agacement de cette esquisse d'*Alger*, mais je me sens très nerveux et fatigué.

21 [décembre 1921]

Importante journée. Tandis que Monestès était ici, tergiversant à propos du socle du *groupe d'Alger*, socle qui ne va pas du tout, Taillens est arrivé. J'ai été heureux de ses critiques qui concordaient complètement avec les

miennes. Tout a été chambardé. Suppression de ces redents compliqués. Il nous a fait revenir à ma première idée du socle par assises étagées, pyramidant légèrement. Maintenant on doit en sortir. J'espère que la journée de demain sera décisive. Mais quelle charrette !

22 [décembre 1921]

Nous avons aujourd'hui collaboré par téléphone avec Monestès. Il m'envoyait ses mesures du socles *d'Alger*. Je les essayais. Je retéléphonais : ça va ou ça ne va pas. À la fin de la journée j'ai envoyé Bigonet voir le dessin. Il paraît que ça va très bien. Hoffbauer qui venait déjeuner a aimé beaucoup mon groupe.

24 [décembre 1921]

Toujours à l'esquisse *d'Alger*. Presque terminée. Vient très bien. Hier Pinchon m'a donné un excellent coup de main pour les chevaux. Il n'y a plus qu'une chose dont je ne sois pas convaincu dans le monument. Ce sont les pans coupés du socle. Je crois aussi l'ensemble du groupe et du socle un peu trop volumineux. Si ces deux points-là étaient corrigés, je crois que notre affaire serait parfaite.

25 [décembre 1921]

Je n'aime rien tant que de passer les journées de fête en travaillant. J'ai pu le faire aujourd'hui. Pas dérangé, avec Bigonet nous avons travaillé à l'esquisse *d'Alger*. Il y aurait bien des choses encore à revoir. Mais c'est demain que l'on moule.

26 [décembre 1921]

Passé à la fin de la journée chez Monestès, où nous avons décidé de réduire tout le motif central du *Monument d'Alger*. Le socle n'est pas encore bien. Il est trop important. Ou bien, si on le gardait d'une telle importance, il fallait suivre mon idée et le sculpter entièrement du bas en haut. Je crains beaucoup que ce socle hors d'échelle ne nous fasse échouer.

27 [décembre 1921]

Après avoir dessiné chez Monestès le groupe du *Monument d'Alger*, passé chez les Corbin où les petits étaient invités.

30 décembre [1921]

L'esquisse *d'Alger* est sortie du plâtre. Le groupe fait très bien. Je puis en être vraiment content. Mais lorsqu'il fut sur le socle, il a perdu. Le socle est d'un tiers trop haut. Camille Bellaigue qui était là et dont le goût est sûr a été tout à fait de cet avis. Tant pis. Le sort en est jeté. On emballe et on expédie demain.

Les dessins chez Monestès sont bien venus. Un peu noirs. Il aurait dû les rendre avec un crayon bistre.

30 janvier 1922

Reçu lettre de Bigonet, à propos *d'Alger*. Mon pronostic : nous n'aurons pas le prix.

31 janvier [1922]

Pour le concours *d'Alger*, suis allé porter à M. Coutan les photographies. J'avais aussi apporté avec moi la photographie du *monument de Schaffhouse*. M. Coutan n'ira pas à Alger. Je le regrette, car je suis sûr qu'il m'aurait soutenu. Il a été très emballé par le groupe de *Schaffhouse* et m'a demandé de lui en donner une photographie.

18 [février 1922]

Je me suis trompé dans mon pronostic pour le concours *d'Alger*. C'est notre projet qui a le prix. Me voilà donc avec une nouvelle formidable histoire sur les bras ³.

27 [février 1922]

Voilà que je reçois d'Alger une lettre de Bigonet. Il m'annonce que le fameux Gaudissard proteste contre le jugement du concours, a écrit une lettre de protestation au jury et fait paraître dans la presse algérienne des articles où, sous la signature d'amis, il éreinte notre projet, ceux des autres concurrents et porte le sien aux nues. Je suis bien décidé à ne pas m'émouvoir pour cela. Je ne me suis jamais senti de la sympathie pour ce Gaudissard. Il m'inquiète toujours. Je me suis toujours tenu sur une grande réserve. Je ne me suis pas trompé en ne le jugeant pas une nature chic.

3 [mars 1922]

Pour sauvegarder nos droits à propos du *monument d'Alger*, nous avons adressé au président du comité une brève lettre pour déclarer que nous ne doutons pas que le comité donnera aucune suite aux protestations de Gaudissard. J'ai bien perdu trois quarts d'heure à m'occuper de cette lettre. C'est assez, je laisse maintenant aller les choses. À s'engager dans certaines luttes avec certains individus on s'avilit. Gaudissard est de ces individus.

6 [mars 1922]

Mais journée un peu empoisonnée par les nouvelles que Bigonet nous envoie d'Alger. Je plains l'infortuné de se débattre dans ces intrigues. Cette histoire m'intéresse de moins en moins. Je n'aime pas les complications.

9 [mars 1922]

Coup de téléphone de Maurice Gras. Monestès qui a rencontré Boutrin, a appris par celui-ci que le jugement du concours *d'Alger* avait été cassé. Nous sommes sans nouvelles de Bigonet. De plus, paraît-il, dans la dépêche qu'aurait reçue Boutrin du jeune Besse, le comité aurait décidé d'admettre pour le vote de ce second jugement le vote par correspondance !

Décidément c'est moi qui avais raison lorsque je prévoyais que ce concours ne réussirait pas. Monestès qui est venu me voir tout à l'heure, me disait qu'il y a cinq ou six mois, il rencontra un jeune algérien architecte. Celui-ci lui dit, parlant du concours :

— Vous aurez peut-être le prix. Mais vous n'exécuterez quand même pas le monument. Ils vous tueront plutôt !

³. Suivi par : "Bigonet l'infortuné ne me sera pas bien d'un grand secours", raturé.

10 [mars 1922]

Perdu mon après-midi à voir M[aurice] Gras et Monestès pour arrêter ligne de conduite pour cette histoire d'Alger. J'ai reçu ce matin une lettre de Bigonet me racontant les événements. Ce Gaudissard est réellement un individu tout à fait dégoûtant, sorte de levantin prétentieux et affairiste. Je lui en veux plus du temps qu'il va me faire perdre que des sottises qu'il fait écrire par ses amis dans les journaux d'Alger. Pauvres et tristes moyens. Je ne prends pas la chose au tragique, loin de là.

12 [mars 1922]

Passé un après-midi stupide à rédiger avec Benjamin, une lettre au président du comité *d'Alger*. Gaudissard n'est pas estimable. Mais je lui en veux surtout pour le temps qu'il me fait perdre.

13 [mars 1922]

Rendez-vous avec Hérant, tout à fait charmant, qui va répondre à Alger en maintenant son premier vote et protestant contre l'annulation. Puis à *l'Illustration*. Il y a dans le salon d'attente de remarquables, extraordinaires reproductions de dessins de Rembrandt. Quel homme aussi que celui-là ! Ce n'est pas la sérénité de Poussin. Il est fait lui, tout d'oppositions. Le moindre de ses dessins évoque un monde.

25 [mars 1922]

Dépêche de Bigonet. L'affaire d'Alger est de nouveau gagnée. Les membres du jury se sont conduits chiquement. Nous avons eu cette fois seize voix sur vingt. Décidément c'est moi qui avais tort.

12 [juin 1922]

Rendu visite à Gardet, toujours si cordial, pour le mettre au courant de l'affaire *d'Alger*, comme il me l'avait demandé, pour la C[ompagnie] T[ransatlantique] I[...]

13 [juin 1922]

Perdu deux heures pour rendre visite à Frantz Jourdain, toujours pour cette affaire *d'Alger*. Drôle de bonhomme que ce F[rantz] J[ourdain]. C'est un vieux cabotin.

26 [juin 1922]

À dîner Bigonet, retour d'Alger. Pas très intéressant. J'en ai par-dessus la tête de cette histoire *d'Alger*. Il me raconte toutes les intrigues de là-bas, et les démarches de Gaudissard. Ce pauvre type, ce sot, a dépensé près de 4 000 F pour arroser les journaux de là-bas, pour faire passer les articles qu'il composait pour éreinter mon projet et louer le sien. Je voudrais bien trouver un moyen de me tirer sans trop de dégâts de cette collaboration sans intérêt.

13 [mai 1923]

Passé la matinée à rédiger de manière définitive le devis pour le *monument d'Alger*.

14 nov[embre 1924]

Reçu ce matin le projet de contrat pour la statue de *S[ain]te Geneviève* et le contrat d'Alger. Voilà deux grosses choses qu'il me fait plaisir à avoir à exécuter mais que j'aurais préféré voir retardées de quelques mois.

19 [mars 1925]

Quelle vie agitée, atelier, exposition. Je ne travaille guère, tant occupé par cette installation. Bigonet vu ce matin, me presse de me mettre au *Monument d'Alger*. C'est absolument impossible.

26 [juin 1925]

J'ai commencé tout de même la maquette d'Alger ⁴.

10 [octobre 1925]

Sont arrivés ensuite Maurice Gras et Bigonet et Maître Rey, le bâtonnier d'Alger et sa fille. Visite de l'atelier. Compliments d'usage. Très sympathique ce Maître Rey. C'est lui qui s'occupa de nos intérêts pendant la malheureuse querelle suscitée par Gaudissart (entre parenthèse, il paraît qu'il est très malade, le malheureux).

28 [novembre 1925]

Très difficile, comme je le prévoyais de rendre réalisable cette esquisse *d'Alger*. Des problèmes d'exécution surgissent à chaque instant.

9 [décembre 1925]

Amusant de traiter une esquisse librement, de se laisser aller à sa fantaisie comme je le fais pour l'arrangement du *monument d'Alger*. Tout cela dans une grande donnée architecturale.

22 [décembre 1925]

Je commence à être content de l'esquisse *d'Alger*, plutôt de l'étude, c'est plus qu'une esquisse. Difficile !

1 janv[ier] 1926

Matinée, travaillé à la maquette *Alger*.

13 [février 1926]

Ma maquette *d'Alger* s'arrange.

16 [mars 1926]

En même temps que la grande maquette *d'Alger*, *buste Riou*, le *monument Fargniers*, je travaille surtout à la *S[ain]te Geneviève*.

⁴ Il s'agit du monument aux morts d'Alger ou le Pavois. Le concours a été remporté en 1922 par les architectes Maurice Gras, Edouard Monestès et les sculpteurs Landowski et Charles Bigonet.

16 [avril 1926]

Alger, Paul Adam, buste Buat tous ces jours-ci.

5 novembre 1926

[J'ai] complètement chamboulé le groupe arrière du *monument d'Alger*. Deux arabes formeront l'arrière plan. Une sorte de guerrier du sud. Le groupe principal sera formé d'une femme française et d'une femme arabe dans les bras l'une de l'autre. Effet commence à être excellent.

Le mort est moulé. Il est bien. Évidemment c'est d'une taille un peu petite pour passer à l'exécution définitive. Mais je ne crois pas que j'aurai de surprise. Enfin tout dépendra du temps qui me sera indiqué pour la pose des pierres.

8 [novembre 1926]

Je modifie bien le groupe arrière du *monument d'Alger*. Les deux femmes, l'Européenne et l'Arabe, s'embrassant fait bien. Les deux figures du fond aussi. C'est mieux que ces éternels poncifs bons pour sculpteurs de nos villes de province.

10 [novembre 1926]

Bien travaillé au cavalier français du *mon[umen]t d'Alger*. Le bon ami Pinchon est un magnifique cuirassier. Il a du volume et cette figure a pris une allure énorme. Ce modèle va être bientôt terminé.

15 [novembre 1926]

Victoire d'Alger. Diminue la tête. C'est une énorme exagération⁵, mais qui fera bien. Pris mon parti pour le modèle définitif; je ferai doubler cette maquette, par morceaux détachés. Ça ira vite et je n'aurai pas d'ennuis. Cet animal de Bigonet m'adresse aujourd'hui une lettre stupide, mais ridicule de prétention. Déjà hier et samedi il s'était efforcé de me dire des choses blessantes. Probablement cherche-t-il quelque brouille dans un but utile pour lui à Alger? Je me méfie trop pour me laisser aller. Mais quelle prétention chez ce garçon, s'il est sincère! Je ne lui répondrai pas pour le moment.

16 novembre [1926]

Enfin j'ai trouvé l'arrangement du groupe du dos du *monument d'Alger*. Unité de sentiment. Les deux femmes s'embrassent. Les deux vieillards, l'Européen et l'Arabe s'appuient l'un sur l'autre. L'unité de sentiment a conduit à l'heureux effet plastique. Repris la *Victoire*. Diminué la tête. En cette taille sa petitesse semble exagérée. En grand ce sera bien. Les chevaux ne vont pas très bien. Un peu ronds et monotones d'accent. Il faut de la nature là dessus.

19 novembre [1926]

Hier très bonne matinée à la *Victoire l'Alger*. Elle prend des proportions de plus en plus hors nature. Elle semble cependant plus vraie. Principe absolu : Pour qu'une statue équestre semble juste, il faut allonger

⁵. Au lieu de : "D'énormes exagérations", raturé.

audacieusement le torse de la ceinture à l'assiette. Autrement elle semble à cheval sur son nombril.

29 novembre [1926]

Travaillé aussi au groupe du dos du *monument d'Alger*, qui fera très bien.

8 [décembre 1926]

Très bien arrangé le dos du *monument d'Alger*. Quand je pense aux critiques puérils et aux conseils de ce serin de Bigonet!

22 [décembre 1926]

L'homme européen du groupe de la face arrière *d'Alger*.

27 [décembre 1926]

La Victoire pour le *monument d'Alger* devient épatante. Elle prend une allure énorme depuis que je traite les bras audacieusement avec un modèle homme.

1er janvier 1927

En attendant, je m'attends à des ennuis considérables cette année, parce que je suis en retard pour tous mes travaux. Avec *Alger*, notamment, que va-t-il se passer?

9 [janvier 1927]

Figure du colon au *monument d'Alger*.

16 [janvier 1927]

Bonne séance au groupe arrière du *mon[umen]t Alger*. La figure de l'Européen vient bien. Ce groupe à lui seul fait tout un monument. Les deux femmes sont en retard, bien que la composition en soit trouvée.

28 octobre 1927 Alger, Hôtel Oasis

L'entrée dans un port a toujours une allure triomphale. Tous les passagers qui se pressent à l'avant du bateau pour voir les rives prochaines, les mouchoirs que préparent ceux qu'on attend pour faire du plus loin possible des signes à ceux qui attendent, le bruit des appareils que l'on met en marche ⁶ pour la descente des bagages, jusqu'à la trépidation de la machine qui semble plus rapide, tout cela donne aux arrivées cet air de victoire ⁷. Les mouettes semblent venir de terre pour vous faire cortège. De tous petits oiseaux se posent sur les mâts, viennent picorer des miettes sur les ponts. Des amitiés rapidement nouées se dénouent aussi rapidement. Sur le ponton d'arrivée voici d'abord la masse uniforme des attendants. Bientôt des visages se précisent :

— Tiens! Le mouchoir là-bas c'est Maurice!

— Où ça?

⁶. Au lieu de : "que l'on prépare", raturé d'une encre différente.

⁷. Au lieu de : "cette allure, cet aspect joyeux", raturé.

— Là-bas à gauche. Tu ne vois pas? Il fait comme ça avec son bras.

— Ah oui! C'est Maurice!

Et le bateau accoste. Tout le monde se précipite. On se précipite tellement que personne ne peut bouger. On avance néanmoins tout doucement en s'enchevêtrant dans les valises. Mais voilà du renfort à l'encombrement. C'est l'irruption des "Mohamed", la bande des porteurs arabes. Ils se ruent⁸ à contresens des passagers qui descendent. Pour charger les bagages des uns et des autres, ils s'arrêtent, s'accroupissent, accrochent leurs convois et vous envoient une valise dans le coin de l'œil, "ça ne fait rien mon ami", on rit et tout le monde finit par descendre.

Je suis accueilli à ma descente par Madame Christofle. Accueilli, que dis-je? Je suis happé, empoigné, ficelé, emporté. Quelle femme énergique! Elle n'est qu'un menton⁹! Tandis qu'elle m'emmène comme un gendarme emmènerait un voleur enfin prisonnier, avant même d'avoir atteint le bout du débarcadère, je sais :

1. Que son mari vient d'être nommé architecte en chef des palais nationaux du gouvernement de l'Algérie :

— Sans que mon mari l'ait demandé, il ne demande jamais rien, c'est le gouvernement qui l'a absolument voulu.

2. Que son mari est nommé architecte des bâtiments historiques distincts de... je ne me souviens plus.

3. Que Prost est nommé architecte en chef des bâtiments historiques pour l'Algérie et le Maroc.

— Nous l'attendons. Nous avons déjà reçu deux lettres pour lui, j'ai même dit au facteur que c'était singulier qu'on nous porte le courrier de M. Prost à notre domicile particulier au lieu de le porter à votre agence.

4. Que Prost avait écrit à son mari une lettre exquise, charmante :

— Une lettre tapée à la machine, Monsieur Landowski, une lettre de grand seigneur¹⁰, quoi!

5. Que nous allions prendre le thé immédiatement.

6. Que son mari était absent jusqu'à dimanche soir, mais qu'on n'avait pas voulu me le dire :

— Parce que vous ne seriez pas venu dîner avec moi, mais nous allons dîner avec un ami de mon fils, le marquis de... de... de..., je ne me souviens plus. Un jeune homme charmant. Il a trente-deux ans. Il est à la Transatlantique. C'est un futur directeur. Mon fils a 27 ans. Imaginez-vous que ce petit, parce qu'il vient d'être reçu à sa perspective voulait venir passer ici deux mois! Je lui ai écrit de rester à Paris, de travailler. N'est-ce pas que j'ai raison? C'est une chance d'être à Paris. Mais évidemment ici, ça lui plaît. Vous comprenez, pour ses 21 ans, nous lui avons acheté une maison. Celle où nous habitons. Mais, nous allons nous construire une maison à côté, une maison de rapport en même temps. Quoique moi, voyez-vous, ce que je préfère c'est la Provence. Ah! la Provence! Nous voudrions plus tard, passer six mois par an en Provence, six mois à Alger, à cause du petit qui va s'installer ici. Ce sera son tour de travailler. Mon mari, dans deux ou trois ans se retirera, c'est sûr. Il a pour cinq millions de travaux, notamment des docks. Et les docks ça ne demande pas beaucoup de travail, pas beaucoup de frais. Ça paye. Alors dans deux ou trois ans, nous pourrions vivre de nos rentes. Je sais bien qu'il y a maintenant les Palais nationaux. Nous ne nous y attendions pas du tout. C'est le gouvernement qui l'a absolument voulu...

Et ça a recommencé. Ça a recommencé pendant le trajet jusqu'à la maison de thé, pendant que nous prenions le thé, pendant le trajet jusqu'à la poste, pendant que j'envoyais ma dépêche, et ça a recommencé pendant le

⁸. Au lieu de : "se précipitent", raturé d'une encre différente.

⁹. Au lieu de : "Quel menton!", raturé d'une encre différente.

¹⁰. Suivi par : "(sic)", raturé d'une encre différente.

dîner! Ah! Ça ma changé de mes 26 heures de solitude sur le *Général Chanzy*. Le marquis n'est pas resté à dîner. J'ai dîné en tête à tête avec le menton. J'ai entendu cinq ou six fois la nomination, l'arrivée de Prost, le refus de laisser venir le petit. J'ai appris que le menton n'aimait pas les bibelots, mais que le menton aimait la terre et les briques.

— Je suis une anglaise de Colombie, moi.

Puis on m'a raconté des histoires d'héritage, de nue-propriété, d'usufruit, d'une maison à Constantine où le père du mari du menton a la nue-propriété de la vaisselle tandis que le père en a l'usufruit :

— Malheureusement son père a une liaison avec une femme qui a les mêmes initiales que sa mère. Vous comprenez, c'est embêtant, parce que c'est de la vaisselle en argent.

Quand j'ai pu m'échapper :

— Je vous accompagne.

— Je vous en prie, chère Madame, je retrouverai très bien mon chemin tout seul.

— Non, non. Je vous accompagne.

Et jusqu'en haut d'un escalier que la perspective de le remonter finit par avoir raison de cette énergie, j'ai appris encore : 1. Que son mari venait d'être nommé architecte des, etc.

J'ai quand même vu les pierres du monument ¹¹. Le brave Attenni va avoir de quoi bûcher. L'emplacement est magnifique.

29 octobre [1927 Alger]

Les habitudes à Alger sont matinales. J'ai attendu ce matin jusqu'à 8 h 1/2, pour téléphoner à Grégori ¹². Il était déjà parti au monument. J'y cours. Il en était reparti. Impossible de le joindre. Il prenait à 12 h le bateau pour la France. Mais les choses semblent devoir s'arranger bien. Il y a au chantier un brave contremaître qui me paraît très bien. Nous sommes affolés un peu avec Attenni par le manque de pierre. On est toujours surpris par les dimensions. Pourvu qu'il n'y ait pas de trop graves erreurs. J'ai immédiatement donné ordre de déballer le modèle ¹³.

À la mairie où je suis reçu par le maire. Bonhomme énorme à l'aspect peu intelligent. Il l'est au contraire paraît-il et mène très bien les affaires de la municipalité. Je fais mon invitation à venir voir le modèle mercredi prochain.

Fait ensuite longue promenade le long de la mer pour aller jusque chez Béguet ¹⁴. Je pense au Brusca ¹⁵. Je ne trouve pas Béguet.

Fait agréable déjeuner dans un des petits restaurant de la rampe de la pêcherie, en face du mur de la mosquée. Faisait un fond parfait pour voir défiler, comme dans une frise, la foule variée. Après-midi au chantier à

¹¹. Lettre de P. L. à Lily, du 28 octobre 1927 : "L'emplacement du monument est parfait. Il sera imposant, malgré une certaine complication de l'arrangement architectural. L'arrivée également manque de grandeur. J'ai fait aussitôt commencé le déballage du groupe, sous la direction d'Attenni. Le travail à faire est formidable. Tu ne peux imaginer la masse de pierre qu'il y a là."

¹². M. Grégori, l'entrepreneur, pour prendre rendez-vous avec lui pour la question des échafaudages... Je comptais trouver ici cette partie plus avancée. On n'avait pas même retiré la grande chèvre qui avait servis à poser les pierres." Lettre du 28 octobre.

¹³. "Demain toute la journée je travaillerai avec Attenni pour situer les joints." Lettre du 1er novembre.

¹⁴. Georges-Pierre-Louis Béguet, sculpteur algérois.

¹⁵. Au printemps, P. L. a acheté sa propriété au Brusca, dans un superbe paysage.

surveiller le déballage. Pas de casse.

30 [octobre 1927 Alger]

Réveillé à 7 h par Mme Christofle! Je ne veux plus parler de cette personne à la serviabilité trop encombrante. C'était pour m'inviter à prendre le thé avec le général Meunier et un des conseillers municipaux d'Alger. était de retour. Tout autre homme que cet été. Bavard, semblant actif et fort sûr de lui.

31 [octobre 1927 Alger]

De bonne heure aux bureaux de Grégori. Tout va s'arranger pour mon échafaudage.

Entrevue avec M. Viollette ¹⁶, le gouverneur général. Reçu très aimablement. Homme à l'aspect quelconque. Il n'a paraît-il pas réussi à Alger. Il serait, m'a-t-on dit, virtuellement démissionnaire. Mais qui n'amuse plus que le gouverneur, c'est mon Christofle. Ils font, lui et sa femme, un couple singulier. Il y a chez tous les deux, quelque chose de brutal et de vulgaire vraiment curieux à percevoir sous le vernis. Au dîner il n'y eut même plus aucun vernis. Grosse dispute entre les deux époux à cause de l'arrivée ¹⁷ du fils pour demain mardi. Combinaison entre la mère et le fils. Papa ne voulait pas, avait défendu de venir. D'où fureur. D'où scène, et quelle scène!

Mais j'avais bien tranquillement et agréablement déjeuné à la Rampe de la Pêcherie. Je ne me lasse pas de ce spectacle. C'est le marché aux poissons. Impossible de décrire la couleur. Il peut s'évoquer que par des mots. Ce marché aux poissons est comme dans une fosse. Tons sourds. Des bruns, des gris. Mais éclate dans ces gris le scintillement des innombrables sardines et anchois que des gamins trient en se disputant.

Comme le matin, chez le gouverneur, j'avais rencontré un certain Pinaud ¹⁸, jeune camarade de l'atelier, ayant obtenu la bourse d'Algérie, il m'avait invité à venir visiter la villa Abd El Tif ¹⁹. Situation merveilleuse. Vieille demeure arabe qui m'a évoqué des lieux comme la villa d'Este ou la villa Madame (toutes proportions gardées pour la villa d'Este).

Je crois, d'après l'examen assez sérieusement fait aujourd'hui avec Attenni que les points passeront généralement de manière satisfaisante.

1er novembre [1927 Alger]

Est-ce à cause des repas pris à la Rampe de la pêche? Malade toute la nuit et toute la journée. Petit empoisonnement.

¹⁶. Maurice Viollette, avocat, député républicain-socialiste, maire de Dreux, et gouverneur général de l'Algérie.

¹⁷. Au lieu de : "la prochaine arrivée", raturé.

¹⁸. Non identifié.

¹⁹. "Visité à la villa Abd El Tif, les pensionnaires qu'entretient le gouvernement de l'Algérie. Entré dans l'atelier d'un sculpteur qui est là depuis trois ou quatre ans. Son bagage, littéralement, se compose de deux bustes, deux statuettes de 0, 60 cm, de petites plaquettes pour le commerce! Vraiment il y a bien des artistes qui abusent des efforts que l'on fait pour eux." Lettre du 1er novembre.

2 [novembre 1927 Alger]

Trouvé au monument le sculpteur Béguet et Élie Dubois²⁰. Dubois est intéressant. Plus que Béguet. Tous deux sont impressionnés par la masse de pierres. Un peu plus tard dans la matinée, visite du gouverneur général. C'est un homme sympathique, qui paraît sensible. Dans l'après-midi, c'est le gros maire. Tout le monde semble content.

Puis²¹, avec Élie Dubois, nous déambulons dans la casbah. Hélas! Quelle misère dans son pittoresque sali! On a l'impression d'une fleur que d'énormes champignons entourent et dévorent. L'Europe, la petite Europe n'est-elle après tout qu'un champignon, qu'un cancer insatiable étalant ses adhérences et ses braves à travers tous les continents? Ainsi l'Alger européenne encercle-t-elle l'Alger arabe de ses immeubles à l'italienne. Nous sommes entrés dans une maison arabe, nous avons traversé un ravissant patio tout bleu, orné d'un balcon en boiserie de dentelle. Nous sommes montés sur la terrasse. Il reste encore "Les Terrasses". L'Alger arabe vit sur les terrasses. On est là-haut, entre soi, entre algériens et algériennes arabes. En bas, ce sont les cours et les rues sales, étroites et grises où les européens miséreux grouillent à peu près autant que les indigènes non moins miséreux. De la terrasse où nous étions, on voyait jusqu'à la mer, et au sud les montagnes. Tout autour, tout près de nous les femmes en blanc, en jaune, tendaient sur des cordages des tissus de toutes couleurs. Un ciel bleu très haut. Une brise légère. Et là-bas, les bois de l'échafaudage du monument où bientôt je viendrai travailler. Avoir là un chantier, quelle joie!

Nous dînons chez M[âtr]e Rey, avocat, ancien bâtonnier d'Alger. Belle maison, pas européenne du tout, comme heureusement en on construit un grand nombre de Français fixés ici. De beaux dallages roses et verts, pentagones rose, triangles verts, comme j'aimerais en dalles la maison du Brusca. Il y avait à ce dîner, Dinet, converti à l'islamisme, vêtu en musulman, dans un burnous vert, à l'aspect très doux, très convaincu de l'importance de sa conversion. Il a tout à fait pris l'allure de ces arabes importants, ayant des manières de moines, mains jointes, jouant avec un chapelet de santal. Beaucoup de ces moines amateurs, quand ils rentrent dans leurs demeures, passent des soirées raffinées avec l'une ou l'autre de leurs épouses. Pas le vieux Dinet, bien sûr, qui ne pense qu'à sa conversion et qu'à sa peinture. Il vit dans le sud, à Boussaâda, où on le considère comme un marabout. Conversation du dîner roule sur les fêtes de 1930, centenaire de la conquête, et sur le monument.

Et voilà qu'en rentrant à mon hôtel, je tombe sur Louis Hourticq. Surprise de part et d'autre. Il vient de débarquer, pour inspection des établissements scolaires. Ce n'est pas de chance, puisque je m'embarque demain à 11 h. Nous décidons de prendre ensemble notre petit déjeuner du matin.

18 [août 1928]

Après-midi au *Bouclier*. L'encadrement est complètement trouvé dans sa proportion juste. Tout à l'heure je pars pour le Brusca. Ce n'est pas très raisonnable. Je n'y resterai pas longtemps, hélas! Cette foi-ci. Le *monument d'Alger*²² me complique rudement l'existence. Surtout à cause du retard des Attenni. L'année prochaine sera

²⁰. Le peintre Paul-Élie Dubois, pensionnaire à la villa Abd El Tif en 1920.

²¹. Au lieu de : "Après-midi", raturé.

²². P. L. s'est déjà rendu à Alger, 5 jours en février (18-22) et 8 jours du 27 juin au 5 juillet. Lettre du 19 février : "Il y a bien des erreurs d'appareillage, notamment un avancement des pierres absolument incompréhensible, car il ne correspond pas au saumon que j'avais exécuté, et qui mange complètement les pattes des chevaux, à l'avant. Attenni, il faut le reconnaître mène tout ça très bien." Le 27 juin : "Travail moins avancé que je n'espérais. Les Attenni n'ont pas mené ça avec l'activité

mieux organisée. Mais je m'en vais avec réellement une agréable vision dans l'œil. À mon retour, en rien de temps, tout sera au point. Mais l'inauguration ne pourra pas avoir lieu en novembre! Quels hurlements je vais entendre! Qui sait, après tout. Hier, je suis passé avenue H[enri]-M[artin]. Rien n'était commencé pour les fondations. Je ne bouge pas!

28 [août 1928 Le Brusç]

Comme nous démarrions pour aller à Cap Myrtes ²³, je reçois une dépêche de Landrau me demandant quand arriveront les sculptures du *monument Combes*! Je m'y attendais. Il faut que je rentre sans tarder. Le soir, au retour, courrier d'Alger. Lettres de Bigonet ²⁴ et d'Atteni. L'inauguration est avancée. Il faut donc aussi que j'aïlle à Alger d'urgence. Mon mois de septembre va être agité et mouvementé. Je partirai jeudi ²⁵. Je terminerai le *monument Combes* et tandis qu'il voyagera vers Pons j'irai à Alger, la semaine prochaine. J'espère bien, en quinze jours, en avoir fini. Je reviendrai pour faire les retouches au *monument Combes*. Je n'aurai pas pris assez de repos cette année encore. Mais je me sens bon.

2 [septembre 1928 Boulogne]

Les choses s'arrangent mieux que je n'espérais. Une lettre de Landrau de Pons que j'ouvrais avec appréhension me donne la raison de sa dépêche. (Dossier Combes) comme il est impossible d'inaugurer autour du 15 de ce mois, voilà tout remis à la fin octobre. Me voilà libéré pour Alger que je vais pouvoir terminer à peu près tranquillement. Mais je termine les pierres *Combes* et ferai faire l'expédition immédiatement.

9 sept[embre 1928 Alger] Hôtel

Dès mon arrivée suis allé au monument. Ils ont bien travaillé. Des maigreurs que j'espère arranger. Je crois que l'impression d'ensemble, une fois tombés les échafaudages, sera imposante. Repos à l'hôtel. Puis promenade sur les quais. Je suis resté longtemps à regarder le mouvement du port. C'était très beau. Ce port n'est pas très grand. Les quelques gros paquebots ancrés faisaient sur l'eau assez claire, des taches sourdes et fortes. La joie du paysage était donnée par les nombreuses barques de pêche, toutes blanches, avec de grandes voiles blanches qui restaient inclinées par le vent. Leur inclinaison sur l'eau, leur vitesse, la souplesse des virages, tout cela était ravissant. J'ai remarqué que la population d'Alger était sensible à ce spectacle. Il y avait autour de moi beaucoup

qu'il aurait fallu. Pendant ces huit jours, je vais reprendre ça en mains. Mais quelle besogne! Que d'erreurs aussi dans l'appareillage, des joints tombant mal, des morceaux de pierre manquant dans des tas d'endroits. Quels architectes j'm'en fichistes j'ai eu là." Le 29 juin : "Atteni n'a pas mis le nombre d'ouvriers nécessaires et convenus... Il a envoyé son frère plus jeune qui ne sait pas s'organiser et diriger un travail de cette importance." Le 1er juillet : "Je suis très mécontent d'Atteni qui a tout confié à un metteur aux points. Je travaille en ce moment tout en haut du gisant. Pour me rendre compte de ce que je fais il faut que je descende d'abord mes 14 mètres d'échelles, puis une cinquantaine de marches pour aller voir en bas mon effet. Et je remonte... Ce mort couché, porté à bout de bras en plein ciel... ça fait vraiment bien." Le 5 juillet : "On avait critiqué ce gisant tout en l'air sous prétexte qu'on ne le verrait pas. Il se voit parfaitement de partout et je suis sûr que ce sera d'un grand effet. Je vais avoir un graveur arabe avec lequel je vais faire tout autour du bouclier une inscription arabe."

²³. Chez son beau-père Nénot.

²⁴. Quant aux relations avec Charles Bigonet, voici ce que P. L. écrit (lettre du 30 juin) : "Ça va bien. Le fond de ce garçon n'est pas méchant. Mais il est d'une immense vanité." Lettre du 1er juillet : "C'est un fameux intrigant que ce petit bonhomme. Il a quelques bons amis. Mais il a vexé tant de gens ici, une fois qu'il n'a plus besoin d'eux, qu'il a plus d'ennemis qu'il ne croit. Ses bas-reliefs ne sont pas trop mal quoique ses soldats aient un peu l'air de sortir d'une boîte de soldats de plomb."

²⁵. Suivi par : "Lily organise très bien", raturé.

de monde accoudé.

Puis je me suis assis à la terrasse d'une brasserie où j'ai été arrêté par un jeune peintre appelé Brouty²⁶. Nous nous sommes assis ensemble. Sa femme est arrivée, puis le directeur de l'Office d'Algérie, l'homme de lettres Gojon²⁷. Dans la conversation le nom de Mme Lapauze vient à être prononcé. Gojon semble en savoir long sur elle. Il cite un mot de Georges Lecomte lorsqu'elle fut décorée : "Il y a des femmes qui devraient porter leur ruban entre les jambes". Il ne savait pas que de Monzie avait été témoin à son mariage avec Pomaret. Cela l'a bien amusé.

Nous nous sommes quittés en nous promettant de nous retrouver le soir à "l'apéritif". Puis j'ai été manger un couscous au restaurant Égyptien.

Je trouve, en rentrant à l'hôtel, lettre de Mme Lucienne Favre²⁸, me conviant également à l'apéritif demain.

10 septembre [1928 Alger]

Il fait pas mal chaud. Mais c'est supportable. J'ai, dès ce matin, pris mes dispositions pour la démolition de la baraque. On commence demain. Nous allons être en plein soleil, mais c'est nécessaire. Ce travail sur échafaudage est bien fatigant, surtout maintenant. Pour ne pas être gêné par les traverses et les bois, on s'arrange comme on peut. Alors tout le corps est instinctivement tendu. J'espère demain soir en avoir fini avec la Victoire, tête, ailes, bras et même les deux têtes de ses compagnons.

La municipalité nous a voté 20 000 F de plus. C'est plutôt une restitution, car elle nous avait demandé cette réduction au début. Tout est bien qui finit bien. J'ai été aujourd'hui signer la pièce nécessaire pour le règlement.

Le gentil ménage Gaillard (Lucienne Favre) m'avait donné rendez-vous à "l'apéritif". Nous avons passé une bonne heure d'agréable causerie. Je suis très intéressé d'avance par le nouveau livre qu'elle prépare et qui est presque terminé me dit-elle. C'est une femme fort intelligente et vive. Elle fera de mieux en mieux. On peut le dire d'avance. D'autant plus que son mariage avec Gaillard lui assure une vie sans souci pécuniaire.

Mais j'ai reçu de la légation de Chine une lettre me demandant d'attendre la décision du comité au sujet du costume de *S[un] Y[at] S[en]* (intervention entêtée de Madame Sun Fo. Elle est hantée par les sculptures du Campo Santo de Gênes!) Une autre lettre de Port-au-Prince. L'histoire des monuments Bolívar et Pétion²⁹ semble se préciser. On me demande des prix définitifs. On me promet cinq ou six autres monuments ensuite!...

11 septembre [1928 Alger]

Commencement du démolissage de la baraque. Impression bonne. Têtes Victoire, soldat français, soldat arabe presque terminées. Des simplifications à apporter dans les ailes, le bras droit [de la] Victoire, à terminer et tout le haut sera terminé.

Visite de Belmondo et soirée passée avec lui. Dîner au restaurant Égyptien. Promenade dans la casbah. Toujours le même intérêt. J'étais fatigué. Cette promenade m'a reposé. Belmondo me dit, et il semblait sincère, que la *S[ain]te Geneviève*, placée telle qu'elle est, lui avait fait très bonne impression.

²⁶. Charles Brouty.

²⁷. Edmond Gojon.

²⁸. Romancière qu'il a déjà rencontré en février dernier (lettre à Lily du 19-02-1928) : "Le ménage Lucienne Favre... s'appelle en réalité Gaillard. Son nom de Lucienne Favre est celui du premier mari tué à la guerre. Elle a épousé depuis un mutilé. Ménage très sympathique. Femme fort intelligente, qui semble très travailleuse et riche d'idées originales."

²⁹. Pétion est le fondateur de la république d'Haïti en 1807.

Se souvenir dans ce marché arabe de ce tableau : Au milieu d'un amoncellement de melons verts, un arabe, assis sous une lampe à huile, buvant. Habillé tout en bleu. Tons sourds. Dramatique.

12 sept[embre 1928 Alger]

Ce soir ³⁰, au soleil couchant, le monument en partie débarrassé des échafaudages avait grand aspect. La masse compacte de la Victoire avec ses deux grandes ailes, les vides sous le pavois, les silhouettes des deux cavaliers cariatides, ce mort élevé dans le ciel, tout cela très clair, avec de puissants contrastes, impression réellement monumentale, dramatique.

Mais je pense toujours à ma pauvre *S[ain]te Geneviève*. Je ne puis m'en désintéresser. Et je n'ai toujours pas écrit à ce serin de Guidetti.

13 [septembre 1928 Alger]

Le jeune Brouty m'a emmené ce soir me promener dans le quartier Bab El Oued. L'Alger espagnol. Au tournant d'une petite rue sale, nous sommes entrés dans un petit café, à l'enseigne du *Roi de la Brochette*. Devant la porte, un jeune arabe bien dégoûtant fait faire, sur un petit grill, des brochettes de petits morceaux de foie et de cœur de mouton. Une bonne odeur de charbon de bois et grillade nous accueille. Devant le zinc, toute une famille, deux femmes, une jeune fille, des hommes buvaient la fameuse anisette. Devant eux étaient alignés de petites assiettes contenant des olives, des piments, des fèves. Chacun picorait là dedans. Nous avons fait comme ces braves gens en dégustant debout des anisettes. Après avoir regardé entrer et sortir les habitués, dégusté une anisette, mangé une brochette, nous nous éloignons poursuivis pendant un certain temps par l'odeur des grillades. Nous sommes allés dans le quartier de la marine. Au-dessus de la porte de certaines maisons on voit un écriteau portant ces mots, "maison honnête". C'est parce que tout ce quartier de la marine a été nettoyé de ses maisons de prostitution et les nouveaux habitants indiquent ainsi le changement d'usage de leurs demeures. Nous nous sommes arrêtés dans un bar qui porte en enseigne, *Les bas-fonds*. *Les bas-fonds*, cela consiste à avoir un bar fort bien achalandé. Salle grande. Les murs sont affreusement et pittoresquement décorés d'affiches découpées, de photographies agrandies, de têtes de morts. Dans un coin, un arabe nain joue avec une poupée obscène, qu'il fait danser à la musique de deux guitaristes espagnols infatigables. Il y a un soi-disant appareil photographique dont l'objectif est également une obscénité, il y a un squelette obscène, grâce à quoi le propriétaire de ce bar situé dans une rue immonde en refusa dernièrement une offre de 400 000 F, uniquement pour le fond de commerce.

Mais tout cela est d'une couleur étonnante. Il y a d'abord la vie intense de la rue. Il y a le décor de ces vieilles murailles, de ces ruelles sales, étroites, il y a les troués brutales de lumière des boutiques pleines de gens. Et il y a ces gens dans les boutiques. Il y a les tenanciers qui se ressemblent tous. Et il y a les consommateurs qui sont très variés mais qui se ressemblent tous quand même. Dans le premier bar à Bab El Oued, la scène se présentait un moment en un étonnant tableau. Nous étions au bout du "zinc". Un paquet de gens était entré. Le comptoir les séparait du patron et de son garçon comme une barricade. Sur ce comptoir, dans les verres alignés le patron d'une main sûre versait l'anisette. Tache lumineuse et froide ³¹. Une traînée colorée entre les humains, celle des petites assiettes à olives, tomates, piments, etc. À droite et à gauche l'humanité. Les consommateurs pressés, allongeant

³⁰. Suivi par : "descendant de travailler", raturé.

³¹. Au lieu de : "incolore", raturé.

leurs mains pour prendre leur verre ou une olive ou pour payer. Même couleur sourde. En face, un vieux petit serveur affairé et blafard. Enfin le patron, robuste, cheveux crépus légèrement mais faisant accroche-cœur sur le front. Regard droit et insolent. Nuque puissante. Magnifique spécimen de policier ou de maquereau. Sans doute les deux.

Dîner seul, rue de la Marine, dans un restaurant bien plus arabe que le restaurant Égyptien où je vais d'ordinaire. J'ai dîné à côté de trois jeunes arabes, dockers des quais probablement. Ils s'amusaient beaucoup parce que les deux plus vieux faisaient boire pour la première fois du vin à leur camarade plus jeune. Et ce petit faisait la grimace, trouvait ça très mauvais.

Plume légère. Je suis rentré tranquillement, pas fatigué, me sentant vivre, me voyant vivre et surtout voyant vivre autour de moi. Il y a des moments où l'on se sent participer de la vie de tous les êtres. Dans les moments de vie régulière et tranquille où l'on est seul. C'est un repos dont il faut profiter lorsque l'on est en voyage, auquel il faut se contraindre ³². Je rentrais tranquillement par la rue d'Isly, cette rue si joliment agitée dans la journée, et si tranquille à 9 h du soir. Dans les cafés de rares consommateurs sirotaient des anisettes. Debout devant un comptoir une jolie fille accoudée dans un geste très gracieux bavardait avec le garçon. Appelons cela bucolique urbaine ³³! La tranquillité, le manque de soucis de tous ces gens me reposent.

14 septembre [1928 Alger]

Évidemment, Mme Gaillard est une femme intelligente. On n'écrit pas des ouvrages comme *Bab El Oued* ou *L'homme derrière le mur*, sans être fort intelligent. Malheureusement dans sa conversation on ne sent que ses préoccupations d'"affaire". Elle ne parle que de ses contrats, de ses déboires avec son éditeur, ses hésitations pour en changer, etc. Elle parle en élevant très fort la voix, comme une personne habituée à converser avec des sourds. Mais ne vivons-nous pas tous avec un masque, c'est-à-dire, en gardant au fond de nous-mêmes ce qui est le meilleur de nous-mêmes, et en ne laissant venir à la surface que les préoccupations quotidiennes. Son mari, au café, m'a vaguement indiqué le sujet du prochain roman qui s'appellera, "Dieu s'amuse" ou bien "la noce" ou bien le "jeu de massacre". La noce parce que le premier chapitre est le récit d'une noce en province qui vient se faire photographier, d'où "jeu de massacre", parce que le roman ensuite c'est l'histoire de tous les gens de la noce, qui ont tous de pauvres vies ratées, ou rien ne s'arrange comme il faudrait. Conclusion : c'est ça la vie? À quoi bon?, etc. "Dieu s'amuse". L'idée philosophique est fort banale. Mais je suis assez convaincu que ça vaudra par l'observation, l'objectivité, l'esprit, enfin toutes les qualités des deux précédents ouvrages. Je souhaite qu'elle se fixe au titre "Le jeu de massacre".

Ils ont loué pour l'été un appartement tout en haut de Mustapha Supérieur. Ce n'est pas sans émotion que j'ai passé par la station sanitaire. J'irais seul, un de ces jours prochains, faire là un petit pèlerinage.

15 [septembre 1928 Alger]

Monsieur Lung ³⁴, chez qui je déjeunais aujourd'hui, me montre une collection vraiment intéressante

³². Suivi par : "en évitant toute distraction", raturé.

³³. Suivi par : "Il se dégageait néanmoins", raturé.

³⁴. Lettre du 18 septembre : "M. Lung [est] un amateur algérois, ami de Bigonet."

d'aquarelles, de grandes aquarelles de Dufresne ³⁵. Il est certainement un des hommes les plus doués de notre époque. Pourquoi aujourd'hui ne peut-on guère dire d'un artiste que ceci : qu'il est doué? De toute la génération qui monte derrière nous, ou même de ma génération ³⁶, de quel peintre (paysagistes exceptés) peut-on dire qu'il a abouti? On ne peut pas le dire de Dufresne qui ne montre que des essais remarquables mais si pleins de lacunes. Je n'hésite pas à en discerner la cause dans les petites chapelles. Ces artistes ne savent pas être des solitaires. Même lorsqu'ils s'en vont en plein air, ils partent en bande, ils se groupent, se copient alternativement les uns les autres chaque fois que l'un d'eux semble apporter une "nouveauité". Je dis les paysagistes exceptés, parce que dans cette branche il y a beaucoup de talents épanouis ³⁷. Mais c'est la branche la plus facile.

Le jeune Brouty et son ami Gojon sont venus voir le monument. Ils ont eu l'air assez impressionnés, même très fortement impressionnés.

Dîner chez le Dr Constantin ³⁸, à El Biar, où nous arrivons par une pluie torrentielle. Je fais la connaissance du Dr Aubry, frère du peintre ³⁹. Le Dr Constantin semble un homme de valeur. Rien de bien sensationnel dans la conversation, si ce n'est vers la fin de la soirée où l'on s'est mis à parler des indigènes. Le Dr Aubry, né en Algérie, vivant toujours là, prétend que leur développement s'arrête à la puberté, hommes et femmes. À partir de ce moment, ils ne pensent plus qu'à faire l'amour. Ils s'abrutissent complètement. J'ai un petit aperçu de l'état d'esprit des algériens européens. Ils ne comprennent pas l'importance qu'on donne aux caïds ⁴⁰. Ceux-ci ne sont bons qu'à pressurer les indigènes. Une administration unique et française vaudrait beaucoup mieux.

Ce jeune Christofle est bien négligent. Il devait venir au monument avec le chef du chantier de Grégori. Je n'ai vu personne. C'est très ennuyeux parce que la question du ravalement du socle se pose avec acuité, et il va prendre son bateau sans avoir rien réglé.

16 [septembre 1928 Alger]

Essayé de travailler ce matin. Le soleil dardant sur la pierre et les bois mouillés ⁴¹, cela créait une atmosphère de chaleur humide presque intolérable. Je n'ai pas insisté. Journée de repos, de flânerie solitaire un peu au hasard dans Alger. À l'heure de "l'apéritif", comme un bon Algérois, je suis allé au rendez-vous habituel où j'ai retrouvé Gojon, et peu après arrivait Brouty tout chaud de sa journée de travail. Il l'avait passée dans un autre quartier espagnol "plus Bab El Oued que le Bab El Oued actuel". Il m'y emmènera demain après 6 h. Puis est arrivé Mme Brouty tenant dans ses bras, emmitoufflé dans une couverture, l'extraordinaire petit singe qu'ils ont acheté dernièrement. C'est une petite bête grosse comme un petit rat, à tête étonnamment humaine, toute petite mais d'une construction puissante. Il est d'un joli gris tacheté. Brouty nous a amusés en nous racontant des histoires d'arabes. Ils les connaît bien, les imite bien. Il vit continuellement dans les quartiers populaires, comprend l'arabe et connaît leur mentalité. Si j'avais le temps ce serait intéressant de faire avec lui de grandes promenades avec croquis dans la casbah.

Dîner au restaurant Égyptien. Encore un sujet de tableau vu là. Les peintres sont gens heureux. Une muraille

³⁵. Charles Dufresne, ancien pensionnaire de la villa Abd El Tif.

³⁶. Au lieu de : "ou qui sont avec nous", raturé.

³⁷. Au lieu de : "aboutis", raturé.

³⁸. "Charmant ménage de médecins, [le] Dr Constantin [est] professeur à la faculté d'Alger." (lettre du 16-09-1928).

³⁹. Le docteur et le peintre Émile Aubry sont natifs de Sétifs, leur père, sénateur, y était lui-même médecin et maire

⁴⁰. Au lieu de : "aux indigènes et à leurs caïds", raturé.

⁴¹. Au lieu de : "humides", raturé.

peinte et ornée avec mauvais goût, par un peintre en bâtiment quelconque, peut soudain devenir un fond étonnant, comme ce soir. Ce restaurant Égyptien est arrangé avec mauvais goût en style arabe de bazar. Mur blanc avec de grands ornements floraux agrémentés d'arabesques, encadrés dans des arceaux persans, tout ça a couleurs vives, tranchant sans pitié sur le blanc du mur. Or trois grands arabes dînaient à une table de marbre. Leurs grands burnous blancs étaient de la couleur du mur. Aucune autre tache de couleur que les ornements floraux du mur, leurs visages sombres et la cordelette en poils de chameaux qui entourait leur haute chéchia. C'était excessivement beau.

17 [septembre 1928 Alger]

Les échafaudages sont presque entièrement enlevés. Effet d'ensemble excellent. Exécution un peu lâchée, vue de près. D'en bas, l'impression est grande ⁴².

La villa de M. Lung est vraiment ravissante. C'est une ancienne maison arabe qu'il a à peine restaurée. Petit patio, petites pièces fraîches, d'architecture raffinée, ornée de belles faïences italiennes et algériennes. Extérieurement grands cubes blancs percés de quelques petits trous. Cela, dans un merveilleux jardin où poussent à profusion des plantes tropicales. Nous prenons la "nationale anisette" sur la terrasse tandis que d'innombrables grenouilles nous donnent un puissant concert de croassements.

18 [septembre 1928 Alger]

Le petit ménage Brouty nous avait invité à déjeuner, Bigonet et moi. Il voulait me montrer ses peintures. J'ai été très agréablement surpris. Ce n'est pas sans valeur. Et il y a de l'esprit. Puis nous déjeunons entre le chien, le chat, le perroquet, le singe. Ménagerie amusante dont le minuscule singe est le plus remarquable numéro. Le chat passe son temps à désirer le singe et le perroquet, le singe qu'il doit prendre pour un rat. Après déjeuner grande promenade. D'abord la casbah. Je ne l'avais presque pas vue depuis mon arrivée. On ne se lasse pas de la revoir. Elle ne mérite pas d'être décriée comme on a pris l'habitude de le faire. Cette casbah est au contraire bien particulière, bien expressive. C'est comme une civilisation qui se recroqueville. Malgré le siècle de possession, on sent ⁴³ les maisons plus fermées moralement que jamais. Par-dessus les têtes des passants, elles se penchent les unes vers les autres comme pour se chuchoter des paroles secrètes. Nous, nous ne pouvons que patauger dans la poussière et les eaux sales, admirer la vétusté d'un mur, la couleur dont il est peint. Heureusement que les maisons des prostitués permettent d'imaginer ce que peuvent être les autres, soit en plus sales, soit en mieux si les propriétaires sont riches.

Mais le plus intéressant de notre promenade ne fut pas tant la casbah que la visite de l'extrême Bab El Oued, vers un quartier appelé la Bassette, habité par des Espagnols, et des Maltais. Les Maltais ont transféré là leur pays, leurs mœurs. Installés dans d'anciennes villas, ils ont transformé les salons en étables. Impression des plus singulières. Nous sortons de la ville et nous rencontrons d'immenses troupeaux de chèvres. Nous allons vers les carrières de pierres, appartenant à un certain Joubert, où travaillent les Espagnols. C'est la région des grands attelages appelés galères. (Voir Louis Bertrand, *Le sang des Races*, on y pense), magnifique. Nous en croisons plusieurs. Cinq chevaux attelés en flèche. Le charretier superbe, crie, siffle, serre et desserre le frein dans un

⁴². Au lieu de : "l'effort est grand", raturé.

⁴³. Suivi par : "derrière les murs", raturé.

geste très sculptural. Ils descendent les pierres vers les fours à chaux que nous traversons. Notre guide, un vieil espagnol fripé qui ressemble au ouistiti de Brouty, veut nous faire visiter ensuite le concasseur. Les machines ne m'ont jamais intéressées que médiocrement. De loin, le bruit de ce concasseur ressemblait à celui d'un torrent ⁴⁴. L'arrivée dans ces immenses carrières est impressionnante. Tout en haut, on faisait sauter des mines et les blocs énormes dévalaient ensuite vers des équipes qui achèvent de les débiter. Rien n'est plus beau que les gestes des hommes au travail. Ceux-ci sentent inconsciemment une grandeur dans leur tâche. Cette force qu'ils déploient, cette lutte contre la matière, ce danger qu'ils courent, surtout ceux qui sont en haut, attachés par des cordes, dont le rôle est d'achever de détacher les blocs pour les faire rouler vers le bas, tout cela agit sur eux. Au retour, nous nous étions arrêtés dans un café où venaient se désaltérer précisément ces carriers. Ils avaient vraiment noble allure ces deux là qui toujours ensemble, vivent tout en haut de la carrière, à forer et faire sauter les mines. Ils ne venaient pas au café pour bavarder. Ils venaient pour prendre leur anisette, debout. Aussitôt avalée, ils sont partis.

19 [septembre 1928 Alger]

Grégori prétend qu'il ne doit pas ravalier le socle; il m'a apporté son devis. Évidemment ce n'est pas inscrit. Mais n'est-ce pas implicitement compris! Encore une complication!

Mais ce soir le fils Christofle me dit que les choses vont s'arranger, que la mairie donnera le supplément ⁴⁵.

21 [septembre 1928 Alger]

Acheté des plats de cuivres, un meuble, des coussins pour le Brusca. Ces plats et assiettes de cuivre étamé me plaisent beaucoup.

22[septembre 1928 Alger]

Nous sommes allés à la mairie. J'ai revu cet énorme pachyderme qui est le maire d'Alger. Mais il y avait son secrétaire et un adjoint, fort intelligents et sympathiques tous deux. Avec eux tout s'est arrangé et le ravalement va se faire tout de suite.

À la nuit tombante, promenade ⁴⁶ au hasard dans les rues, et sommes tombés sur une série de spectacles passionnants. Un rassemblement nous ayant attiré de loin, nous nous apercevons que tous les gens qui sont là à attendre devant une petite boutique portent des poules vivantes. Et de tous côtés arrivent d'autres gens portant aussi des poules. Ce vieillard n'en a qu'une. Mais voici deux jeunes filles qui en apportent bien une demie douzaine, ficelées dans un panier. Dans la foule, les uns les portent sur leur tête, les autres à bout de bras. Ce sont des juifs. Ils viennent faire égorger par le rabbin les poules qu'ils mangeront le lendemain, fête du grand-pardon. Pour ce jour-là il faut que les poules soient tuées par le rabbin, rituellement ⁴⁷. Nous avons trouvé en divers endroits d'autres rassemblements aussi nombreux. Et tout le monde attendait bruyamment mais sans hâte. Et

⁴⁴. Suivi par : "Nous sommes revenus à la nuit tombante", raturé.

⁴⁵"Nous nous trouvons encore en présence d'une inconcevable négligence de nos architectes. Imagines-toi que ces animaux ont complètement oublié de compter le socle, son ravalement, ses moulurations dans le devis de l'entrepreneur! Si bien que ce dernier est parfaitement dans son droit en refusant un surcroît de travail d'une dizaine de mille francs." Lettre du 20-09-1928.

⁴⁶. Au lieu de : "nous sommes allés nous promener", raturé.

⁴⁷. Suivi par : "Ce spectacle dans la nuit, était", raturé.

nous avons ainsi échoué au bout d'une impasse dans le plus extraordinaire café borgne qui soit. Rempli de gens à moitié nus, même complètement nus, sauf une vague serviette autour des reins. Rien que des nègres et des arabes. Tout ce monde mangeant et buvant silencieusement, sous un éclairage brutal. Et dans un coin, assises, quatre vieilles mauresques, abominables, à moitié ivres, buvant des verres de vin rouge. C'est indescriptible. Ce sont les prostitués du plus bas étage, arrivant parfois à emmener pour quelques sous un docker ivre. Il y a là un étonnant tableau à faire. Difficile. Tandis que nous étions là, derrière elles, surgissant de la nuit de la rue, une ombre blanche est venue s'asseoir à leur table. Se dévoilant à son tour pour boire elle nous montre un visage marqué, yeux enfoncés, aux paupières gonflées, pommettes saillantes, une bouche épaisse, des rides profondes, un cou décharné, de pauvres seins flétris, mais tous le reste d'une femme qui dût être belle. Elle nous regarde et dit :

— Cinéma.

Après quoi elle se mit à son tour à boire. Je ferai une esquisse de cette scène, avec au premier plan ce nègre silencieux au front plissé, qui mangeait avec ses doigts une nourriture qu'il prenait dans un morceau de journal, et un arabe borgne en face de lui, adossé au mur, fourbu de fatigue, la bouche entrouverte, n'ayant pas même la force de replacer convenablement le vague sac qui lui sert de vêtement.

Mais le soir, nous nous sommes amusés comme lorsque j'étais pensionnaire à Rome. nous avons été aux fameux Benis Matares ⁴⁸, rendez-vous des cigarières ⁴⁹. Il y avait un bonhomme d'aspect parfaitement ridicule, pas du tout fait pour danser, mais qui dansait bien. Nous nous sommes mis à l'applaudir, avons fini par le faire danser seul. Il resplendissait de bonheur.

23 [septembre 1928 Alger]

Toujours sans solution à propos du ravalement ⁵⁰.

Après-midi, promenade en auto avec le fils Christofle, jusqu'à Sidi-Ferruch. Endroit où débarqua l'armée française en 1830, d'où elle partit, malgré une tempête qui dispersa une partie des transports, et prit Alger à revers. Plage d'aspect très européen. Je vois avec émotion un pêcheur débrouiller sont palangre. La campagne tout autour est très belle. Plantureuse. D'énormes champs de vigne. De belles routes plantées d'immenses platanes.

24 [septembre 1928 Alger]

Toute la partie arrière est terminée, si l'on peut qualifier terminé ce travail tout de même trop hâtif. Terriblement difficiles à mener ces grands monuments exécutés loin. Ce brave Attenni avait bien abîmé les têtes.

Ce soir, au cinéma, un film très intéressant d'un voyage sur le lac Tchad.

25 [septembre 1928 Alger]

Ce Grégori n'est pas du tout aussi désagréable qu'on me le disait. A l'air intelligent. Doit être un noceur

⁴⁸. Bal.

⁴⁹. Suivi par : "et des jeunes gens", raturé.

⁵⁰. "Ici tout va bien, sauf toujours cette question de ravalement du socle entre le groupe et le bas-relief. Cela me paralyse pour le sol de mon groupe que je fais faire quand même... Depuis ce matin j'ai un ravaleur pour le socle." Lettre du 23 septembre à Lily.

sournois. Nous a offert un excellent déjeuner à la Brasserie. Cela mérite toujours reconnaissance. Conversation sans grand intérêt. Ces gens vivent beaucoup les uns sur les autres. Sont occupés d'un tas de petites questions.

Puis Bigonet ⁵¹ m'a conduit dans une ravissante maison arabe, habitée ⁵² par deux vieilles personnes, dont il est impossible de définir la nationalité. Sont-ce des juives, des espagnoles algérianisées, des italiennes id... Elles font commerce d'antiquités, et après de longs marchandages, je m'en vais avec deux jolies fibules, dont l'une a beaucoup de caractère.

Agréable dîner chez M. Lung. Homme que je trouve de plus en plus charmant.

26 [septembre 1928 Alger]

M. Causeret, secrétaire général du gouvernement de l'Algérie est un homme aimable, a l'allure parfaite du fonctionnaire. Visite de courtoisie. À la mairie nous organisons le travail du ravalement. Il faut en sortir. Nous trouvons dans le secrétaire de la mairie, M. Charras et dans le 1er adjoint, un concours intelligent.

Pèlerinage à l'Hôtel Oriental. Tout est changé, si complètement que je n'ai plus rien, absolument rien retrouvé. Très bien reçu par le propriétaire, architecte, qui m'aide à reconstituer, sous ses arabesques, la maison de mes parents. Il y a quarante ans, quittaient cette maison en deuil, cinq enfants tout jeunes qu'emmenait leur oncle, celui-ci à peine débarqué en France, à peine reçu docteur, étranger, qui acceptait toute cette charge, cette famille et la lourde dette. Je ne me souviens pas du tout du voyage, mais je me souviens de l'arrivée à Paris, de l'hospitalité d'abord dans le petit appartement des bons Zébaume, dans cette impasse rue Blanche. Ensuite l'appartement 36 rue Blanche, tous empilés, dormant sur des lits pliants, l'oncle Paul dans son cabinet sur un divan. Puis ce fut le 2e appartement au quatrième. Le travail acharné de l'oncle Paul, malgré la maladie qui le tue à 53 ans, l'âge que j'ai aujourd'hui. Aujourd'hui, nous avons tous les cinq notre maison à nous, notre automobile. Ladislas, Henry et moi nous avons notre maison de campagne. Je revois notre oncle Paul, assis dans sa haute chaise, incapable presque de bouger, me caressant et me disant :

— Ce n'est pas difficile de bien mourir. Ce qui est difficile c'est de bien vivre.

Je revois le cher Ladislas, abandonnant du jour au lendemain ses plus chers projets, sacrifiant ses plus légitimes ambitions, car il pouvait prétendre à tout dans une carrière médicale officielle, s'enfermant pour préparer et passer sa thèse et reprenant le collier de l'oncle Paul pour nous. Il y a des choses qu'il ne faut jamais oublier. Ladislas ne serait pas ce qu'il est, sans l'exemple de l'oncle Paul. Mais moi je ne serai certainement pas ce que je suis, sans Ladislas.

27 [septembre 1928 Alger]

Encore un déjeuner chez les Gaillard. Lui est vraiment un homme sympathique. Sa femme est très attachante, mais quelle ambition! Après déjeuner scène amusante. De la terrasse, Gaillard remarque des gamins qui cueillaient des baies dans les arbres de la route. Ce sont des petits fruits, paraît-il, excellents. Nous descendons attendre le tramway et voici Gaillard qui se précipite sous un arbre d'où descend en vitesse un gamin qui s'échappe. Le pauvre gosse vient buter contre nous, ce dont Gaillard profite pour lui prendre une partie de son butin :

⁵¹. "Avec Bigonet, ça va très bien. Depuis que le Conseil nous a voté une augmentation de 20 000 F (10 000 pour chacun de nous) Il est tout sourire et amabilité." Lettre du 20-09-1928.

⁵². Au lieu de : "occupée", raturé.

— Si c'est ça que vous vouliez, lui dit le petit, vous auriez mieux fait de le dire tout de suite. Mais on ne fait pas des peurs pareilles.

Il était tout tremblant. Je lui dis en riant :

— Tu as tout à fait raison. Cet homme s'est conduit de manière dégoûtante", et je lui donne vingt sous.

Il se met à rire et s'en va grimper à un autre arbre, tandis que Gaillard déguste ses petites baies, satisfait.

Fait la connaissance à l'heure de l'apéritif de deux arabes très intéressants. L'un, nommé Guendouz, est professeur à l'école franco-arabe, me paraît remarquablement instruit. L'autre est un homme jeune, M. Adjouati, et dont les récits m'intéressent tout particulièrement. Il revient de La Mecque. Il nous dit que tous les récits où l'on parle des misères des pèlerins de La Mecque n'ont rien d'exagérés, qu'ils sont au-dessous de la vérité. Les pèlerins sont d'abord abominablement volés. Ex : Ceux d'Algérie avaient payé leur voyage en seconde, sur le bateau. On les parquait dans l'entrepont. Adjouati s'en aperçoit. Lui était bien installé. Il proteste pour ses compagnons. Le soir, un des organisateurs du pèlerinage vient dans sa cabine lui offrir 15 000 F pour qu'il ne dise rien. Les organisateurs durent rembourser, aux pauvres bougres, le trop perçu. Ensuite aucune précaution d'hygiène. En une journée, près de Médine, il en mourut plus de 2 000. Dans La Mecque c'est l'exploitation éhontée, pas un hôtel, mais des foudouks de dernier ordre. "Bien des fois, nous dit-il, mes coreligionnaires algériens m'ont dit : "si la France était là, nous serions bien mieux traités." Un pareil voyage les aide à comprendre ce que la France a fait." Je pose la question suivante :

— À quoi attribuez-vous cet arrêt véritable de la civilisation dans le monde musulman?

Ces deux hommes sont assez cultivés pour que je leur pose cette question. Ils me répondent :

— Au Coran dont les sourates sont mal comprises et interprétées. Les commentateurs du Coran sont innombrables et malheureusement, leurs commentaires ont créé des usages, fixé les mœurs comme des commandements divins. Cela pour le peuple. Et puis il y a les gens intéressés à ce que rien ne change, parce que cela leur rapporte gros. Ainsi, il suffirait de créer le chemin de fer de Beyrouth à Médine et cela supprimerait bien des misères. Mais cela traînerait vers cette voie, des milliers de pèlerins, ce qui supprimerait ⁵³ bien des bénéfiques. Ce sont d'ailleurs les Anglais qui s'opposent au chemin de fer de Médine.

La conversation évolue et nous en venons à parler des Mozabites. Ils me conseillent tous les deux vivement d'aller à Ghardaïa. Causerie sur les Mozabites. Doctrine de la grâce. "Ce que l'homme fait de bien, c'est à Dieu qu'il le doit. Le mal vient de l'homme." À ce propos Adjouati me dit que près de La Mecque a été élevé un monument à Satan que les pèlerins viennent lapider.

28 [septembre 1928 Alger]

Dîner chez de Lovencourt, le photographe, venu à la photographie professionnelle pour gagner sa vie. Gentille famille. J'admire ses deux jeunes filles, deux véritables petites athlètes, semblent sculptées par Polyclète. Photographies d'Indochine.

Écrit à Dezarrois à propos du Temple ⁵⁴.

⁵³. Au lieu de : "priverait", raturé.

⁵⁴. Au mois de juillet, du nouveau est intervenu, une nouvelle piste s'est ouverte. Lettre de P. L. à Lily, du 18 juillet, visite de M. Herriot à son atelier : "Il est arrivé à 3h½. Il est resté jusqu'à 5 h ½, regardant tout, fouinant partout, m'a demandé à voir mes dessins, enfin excessivement intéressé... Dans la salle du *Héros*, regarde longuement, m'interroge et quand je lui parle Cité universitaire :

— Parfait! Rockefeller vient justement de donner 52 000 000 F pour les services généraux. Il faut absolument que ce soit

Journée fatigante. Dernières retouches. En résumé, content de l'aspect général. Exécution négligée.

29 [septembre 1928 *Général Chanzy*]

À bord du *Général Chanzy*. Bigonet⁵⁵, M. Lung et son neveu, le jeune Christofle sont venus me dire au revoir. Je suis bien installé. Un peu fatigué. Agacé de ces travaux toujours lâchés avant la fin. Je voudrais écrire, mais j'ai surtout envie de dormir. Demain je serai au Brusac.

9 [novembre 1928 Alger]

Je m'y retrouve avec plaisir, avec Lily et Nadine. La traversée a été abominable. J'ai eu le mal de mer! J'ai lutté tant que j'ai pu. J'en suis très vexé.

À l'arrivée nous avons trouvé les gentils Gaillard, Bigonet. Il nous dit que l'excellent M. Lung met à notre disposition sa voiture. Nous y emportons nos bagages. Pour arriver à l'Albert Hôtel, le chauffeur prend par les boulevards du bord de mer, de sorte que tout de suite Lily et Nadine peuvent voir le monument. De loin, très bonne impression. Les abords sont terminés. À l'hôtel, on nous donne deux belles chambres qui donnent sur lui. On le voit en plongeant. Le défaut architectural de l'escalier apparaît bien nettement. Ce trou de verdure est absurde. Les architectes sont gens bien compliqués. La plupart ne savent pas se servir de la sculpture. Les deux que nous avons eus sont particulièrement médiocres.

Aussitôt installés, nous redescendons et allons voir de près. J'ai de gros regrets. Il y a notamment une patte droite avant du cheval cavalier français qui est bien mal préparée! Ces Attenni ne travaillent plus consciencieusement du tout. Mais peut-être suis-je seul à voir.

Arrivée des architectes. Oui, vraiment médiocres. Ces deux qui ne sont, ni l'un ni l'autre venus une seule fois à Alger, durant tout le cours du travail, rejettent sur les autres les fautes émises. Ils sont très contents de leur "tapis de verdure" et prétendent que le mauvais effet vient de la façon dont la terre est mise! Monestès me dit que le gisant a l'air de travers. Il critique un tambour dans les bas-relief de Bigonet. C'est tout ce qu'il a trouvé à dire de la sculpture. Gras, rien du tout.

10 [novembre 1928 Alger]

À la mairie. Comme le secrétaire du maire parlait de l'escalier à prolonger devant le monument, voilà que cet imbécile de Gras déclare d'un air supérieur :

la grande salle centrale.

Je le mets au courant de la participation probable de M. Blumenthal.

— Et puis nous aussi, État, nous participerons. Il faut en parler à Honnorat."

Lettre du 19 juillet : "J'ai téléphoné à Honnorat. Il n'est pas aussi ardent que Herriot. Il m'a dit :

— Rockefeller a donné cette somme dans un but très précis, restaurants, bibliothèques, piscine, etc., et elle ne suffira pas pour tout ce qui est à faire. Mais vous savez quels sont mes désirs personnels. Venez donc me voir que nous parlions de cela."

Lettre du 20 juillet, chez Honnorat : "J'ai dit :

— Il ne s'agit pas de demander de l'argent. Il s'agit, puisque maintenant les services généraux de la Cité vont entrer dans leur phase d'études définitives et de réalisation, de comprendre si possible, ma grande salle dans le projet d'ensemble. L'argent pour le faire, il est plus que probable qu'on vous l'apportera.

— Oh! Alors avec enthousiasme! Je connais votre projet, etc.

Maintenant va commencer la bataille financière. J'ai téléphoné à Dezarrois... Il va tout de suite en parler à G[eorge] Blumenthal. Ici complication. Blumenthal, tu le sais, est brouillé à mort avec David-Weill. Or David-Weill est un des gros bonnets de la Cité. Or à cause de David-Weill, Blum[enthal] n'a jamais rien voulu donner à la Cité. Dezarrois va également demander des fonds au dit David-Weill..."

⁵⁵. "Il surveillera, comme il reste à Alger jusqu'à l'inauguration, les dernières retouches." Lettre du 20-09-1928.

— Mais ce n'est pas notre avis.

Je n'ai pu m'empêcher de protester immédiatement contre cette incorrection.

Poids mort, ces architectes là. Nous nous sommes quand même serrés la main, avant de nous séparer...

Après le déjeuner, nous allons chez Brouty. Il revient du M'Zab et de Ghardaïa et parle avec enthousiasme de son voyage. Nous en montre de très bons dessins à la plume. Mais je ne crois pas qu'il y ait chez ce charmant garçon un tempérament puissant. Lucienne Favre le déclare menacé de tuberculose. Comme je lui manifeste notre désir de faire un tour dans la casbah, tout de suite il se met à notre disposition. Jamais autant que ce jour la casbah ne m'a donné une aussi forte impression de compression. Foule entassée, empêtrée. On ne sait si ce sont les maisons qui dégorgent dans la rue ou la rue qui déborde dans les maisons, car nous entrons dans plusieurs maisons, et dans les cours grouillent aussi femmes et enfants. Visite à un blessé de guerre. Amputé des deux jambes. Il est posé par terre, comme un tas. Il est gras. Semble heureux. Grâce à sa pension il a pu se payer une agréable femme. Quelle singulière impression, ce jeune arabe, habillé à l'européenne, terriblement mutilé, passant son temps à fumer cigarette sur cigarette, parlant français, et destiné à finir ses jours, ainsi, par terre, soignée par cette belle arabe, qui ne parle pas français, ne sort que voilée et doit recevoir de son mari, malgré ses jambes en moins, de fortes raclées. Cela doit être amusant d'écrire.

13 nov[embre 1928 Alger]

Madame Favre m'apporte un bel exemplaire dédié de *Bab El Oued*.

14 [novembre 1928 Alger]

Si j'avais du temps à perdre, je me serai amusé ce matin, pendant que cet arabe me dessinait. Encore un type à décrire. L'Arabe à la page, insinuant, intrigant, bluffeur, plat et arrogant, ayant des trouvailles de juifs. Il cale son carton contre mon épaule et me copie, son nez sous mon nez. De temps en temps il me montre l'avancement du travail. Pour finir, une décoration énorme. Et ce n'est pas tout. Il sort de je ne sais où un verre, un cadre, de la colle et le portrait m'est livré tout encadré, sous verre avec son petit crochet. C'est un petit bonhomme noiraud, à nez mou, et qui vous salue très joliment mais qui a l'air de vous détester.

Déjeuner chez le gouverneur. Voilà des gens qui ont l'air fort heureux d'être à leur poste. La demeure est magnifique. Au déjeuner, un certain M. Filouge qui arrive comme en ménage avec une certaine Mme Dreyfuss. Gens qui ont l'air fortement renseignés sur tout le monde. On parle de la formation du nouveau ministère. Il paraît que c'est Tardieu qui a l'idée de prendre Hennessy⁵⁶, pour avoir tout au moins la neutralité de l'*Œuvre* et du *Quotidien* dont Hennessy détient de gros paquets d'actions.

Visite à un céramiste qui forme des petits élèves arabes.

17 nov[embre 1928 Alger]

Retour de la trop courte tournée dans le sud. Il y a un siècle que la France est⁵⁷ en Algérie, ici qui le croirait... Il faut longtemps pour changer un peuple. Nous n'avons fait qu'effleurer les oasis et le désert.

⁵⁶. Jean Hennessy, ministre de l'Agriculture du 11-11-1928 au 21-02-1930.

⁵⁷. Au lieu de : "que nous sommes", raturé.

L'impression est quand même énorme et d'éternité⁵⁸. Ces caravanes que l'on rencontre, ces innombrables troupeaux de moutons qui descendaient des hauts pâturages de l'Atlas. Sur la route, un cadavre, la tête coupée. Personne autour de lui. Son destin. Et nous passons comme les autres.

Boussaâda, son charme infini, dont certains n'ont jamais pu se détacher⁵⁹. Nous nous sommes promenés à travers ses ruelles pleines de la même foule que depuis toujours. Nous nous sommes trouvés sur le minaret au moment où un vieux muezzin aveugle appelait les fidèles à la prière. Sa voix rauque appelait⁶⁰ par-dessus les toits. Dans la salle sombre, en dessous, les hommes priaient tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt le front dans la poussière. Le soir nous sommes allés voir danser les Ouled Nails, avec les 3 officiers de la garnison, tous trois magnifiques dans leurs burnous rouges, très héros de *l'Atlantide*. Le lendemain, dans les vieux jardins, luxuriants, dans les colonnades de palmiers.

Brusquement on retombe dans le désert. La vérité ici, c'est le désert. De place en place des pierres assemblées dans un certain ordre indiquent des cimetières misérables. En très petit c'est très semblable aux demeures des hommes vivants. Jamais la misérable condition humaine apparaît aussi lamentable. Si l'on grattait ce pauvre sol pierreux, retrouverait-on même les os? Mais dans l'oued les laveuses dansent sur leurs loques ardentes. Et nous rentrons à l'hôtel dans le sillage de hauts chameaux. Quelles belles bêtes.

Nous avons été à la fameuse zaouïa⁶¹ d'El Hamel. C'est une ville sainte. Quel beau mot⁶². Notre auto entre dans cette ville grise sans étonner grand monde. Sur le rempart, des êtres immobiles, de la même couleur que les murs et que le sol, ne tournent⁶³ même pas la tête. Une rue montante bordée de maisons qui semblent toutes en ruines. Une place où déjà un car-auto est rangé. Heureusement il n'avait pas amené d'autres touristes comme nous, mais des pèlerins! Nous pouvons pénétrer dans la mosquée. Construction moderne, sans aucun, aucun caractère. Le muezzin, un grand gaillard borgne, l'air d'un forban, nous installe dans un coin en nous indiquant l'extrême limite jusqu'où nous pouvons nous avancer. Lecture du Coran. Grande prière. Puis les fidèles se précipitent dehors. La mosquée est au centre d'un grand quadrilatère. Ce quadrilatère, sorte de cloître, est composé d'une succession de cellules dans lesquelles, aussitôt la prière terminée viennent s'engouffrer les élèves. Ils sont là plusieurs centaines. La ville n'est habitée que par eux. La ville est propriété de la mosquée. Sont envoyés à El Hamel les enfants qui au bout de deux ans d'école ont appris à lire et à écrire et se destinent à enseigner le Coran. À El Hamel on apprend le Coran. Voici comment on apprend le Coran :

Dans chaque cellule des groupes de dix à douze enfants se forment autour d'un professeur. Chaque enfant doit apprendre par cœur une sourate. Il l'apprend en la récitant à haute voix, indéfiniment. Chacun apprend une sourate différente. Tout le monde récite en même temps. Dans chaque cellule il y a deux ou trois groupes d'une douzaine d'enfants. Au milieu de chaque groupe, le professeur qui s'appelle je crois le tolba, assis en tailleur, une longue baguette à la main, écoute et allonge un coup de sa baguette sur celui qui se trompe. Un bon tolba peut ainsi, dit-on, entendre une douzaine de versets différents récités en même temps et discerner la moindre faute. Cela dure⁶⁴ du matin au soir, dans un bruit assourdissant. Deux années de cette éducation font un tolba, c'est-à-

58. Suivi par : "Seulement sur la route", raturé.

59. Au lieu de : "se débarrasser", raturé.

60. Au lieu de : "criait", raturé.

61. Confrérie rahmania.

62. Suivi par : "Quelle pauvre chose", raturé.

63. Au lieu de : "ne se dérangent", raturé.

64. Au lieu de : "cela se passe", raturé.

dire un homme connaissant le Coran par cœur, capable de dire la prière et d'enseigner le Coran. Puis viennent les medersah supérieures où on apprend les commentateurs du Coran. Ainsi parvient-on à la sainteté.

Sur la ville sainte plane le bruit des voix d'enfants qui sortent d'elle. Elles vous suivent à travers les ruelles comme un murmure du désert. Elles vous poursuivent jusqu'à ce gué de l'oued, tandis qu'elles accueillent les âniers que nous croisons. Mais l'auto malheureusement empêche de bien sentir la poésie profonde de tout cela. Le toit nous prive du ciel. Le bruit de la machine nous prive des bruits humains.

Les hurlements rauques des chiens kabyles nous rendent prudents pour pénétrer dans les célèbres jardins Ferrero ⁶⁵, oasis dans l'oasis. Les plantes les plus diverses poussent les unes contre les autres, étroitement serrées, mandariniers, citronniers, hautains palmiers, amples cèdres, rosiers, et tous les légumes du monde, tout cela sur des tapis de fraisiers et de violettes. Cela s'empile ⁶⁶ sur une longueur de plusieurs kilomètres et cent mètres de large. De chaque côté de cette zone, immédiatement c'est le désert. Les roses qu'on y trouve sont les roses de sable.

Et en rentrant nous achetons, trop cher, de beaux voiles, décorés avec un goût étonnant de broderie rouges, travail des peuplades de l'extrême sud.

Le 17 retour vers Alger; nous passons par une région de marécages et avons la chance d'apercevoir de longs étangs bleus ⁶⁷ dans lesquels se reflètent des arbres immenses. De près ce ne sont plus que de pauvres petites touffes d'herbes grillées par le soleil. Puis ce sont de nouveau les montagnes de Kabylie, déjeuner à Bouïra, voir que le paysage. Plus que les montagnes, j'aime ces caravanes qui dévalaient des montagnes. J'aime plus l'homme qui cultive, que le champ cultivé.

19 [novembre 1928 Alger]

Il est vraiment extraordinaire ce grand singe noir du jardin d'Essai. La vie animale est seule intéressante. Que de choses il y aurait aussi à faire avec les animaux. Ce singe est parmi les plus curieux que j'ai vu, se tient presque toujours debout, ses bras immenses légèrement repliés, parce qu'ils sont tellement longs qu'ils toucheraient le sol. Tout ce jardin d'Essai est fort beau. Certaines parties, où l'on se promène au milieu d'arbres immenses ⁶⁸, supportés par des racines entremêlées comme d'énormes colonnes tordues, qui portent le tronc à plusieurs mètres au-dessus de terre, vous donnent certainement une impression de forêt tropicale. Contraste de ce spectacle immuable et impassible avec cette malheureuse casbah où nous sommes retournés.

19 [novembre 1928 Alger]

Triste, la visite chez Rochegrosse. Il est devenu un petit homme gras et rose. Il a conservé son regard droit et sincère. Mais quelle pitié devant l'aboutissement de tant d'intentions grandes. Nul doute que cet homme avait de hauts désirs. Il a osé beaucoup. Il a réussi peu. Le voilà aujourd'hui, uniquement absorbé dans son deuil, et peignant d'in vraisemblables folies pour évoquer sa femme, chanter ses vertus, immortaliser sa douleur. La douleur n'est pas toujours une inspiratrice heureuse. Mais après tout, cela est secondaire. J'emporte de ma visite surtout le souvenir d'un être exquis et très malheureux.

⁶⁵. C'est le moulin Ferrero avec son barrage.

⁶⁶. Au lieu de : "Cela s'étend", raturé.

⁶⁷. Au lieu de : "des étangs immenses", raturé.

⁶⁸. Au lieu de : "énormes", raturé.

Déjeuner chez M. Lung qui donne à Nadine un charmant burnous de la région de M'Zab. Dîner chez M[aîtr]e Rey, où nous retrouvons Halagar. Nous parlons du jugement du concours de demain. Je donne à M[aîtr]e Rey le même conseil que j'ai donné tout à l'heure au commissaire ⁶⁹ général de l'Exp[osition]. Ne juger que devant les maquettes. Procéder par élimination. Ainsi, impossible aux combinaisons de réussir. Pas de coup de surprise à craindre. Succès certain pour Bouchard. Son projet n'est pas extraordinaire. Son groupe principal est trop un démarquage du groupe de Genève ⁷⁰. Il y avait une chose autrement émouvante à faire. Mais ce projet est quand même le meilleur.

Demain départ. Quand reviendrai-je en Afrique?

De tout ce que j'ai vu durant ces derniers séjours, quelle œuvre ai-je le plus envie de faire? C'est singulier, dominant tout, même de voyage dans le sud, c'est un tableau :

Cette scène dans un bouge, quatre vieilles prostituées flétries à moitié ivres, se versant des verres de vin rouge, dans une salle grouillante d'un peuple bigarré, sous une lumière artificielle. Le fond, une rue de lupanar où circule une misère silencieuse. Après tout ce serait assez expressif de ce qu'a fait l'Europe du musulman des villes. Un raccourci terrible du destin de la casbah. Quelle autre vision?

Alignés devant un comptoir luisant quatre ou cinq bonshommes dont on ne peut savoir si ce sont français du sud, espagnols, italiens ou arabes habillés à l'euro péenne. En face d'eux, de l'autre côté du comptoir qui est entre eux comme une barrière sociale, un gros gaillard gras, visage marron, cicatrices de petite vérole, dont le geste est de toujours remplir un verre, comme un tic. Se détache sur un fond de bouteilles aux étiquettes multicolores. Mais la lumière court entre, sur la barrière sociale, où elle illumine les petits verres d'anisette couleur d'aigues-marine, fait reluire le zinc du comptoir, et se perd vers la fenêtre qui donne sur la rue ⁷¹. La lumière ne semble pas venir du dehors, mais de ces verres, de ce zinc, de ces bouteilles, de cet alcool.

Carrière disait : "C'est dans la rue qu'il faut apprendre l'art". Il avait bien raison. Pour sortir de l'impasse où l'art moderne est engagé, se prend de plus comme dans un piège, il faut regarder la rue. Le piège des musées. Le piège de l'archaïsme. Le piège des cénacles, des mouvements d'avant-garde, le piège du "style".

⁶⁹. Au lieu de : "président", raturé.

⁷⁰. Il s'agit du *monument de la Réformation*.

⁷¹. Suivi par : "Mais cela, c'est quand même la vie. Et c'est plus", raturé.